

*Homélie prononcée par Dominique Tommy-Martin, lors de la messe anniversaire du centenaire de la naissance de Jean Tommy-Martin. Blangy le Château, mai 1982.*



Comme je l'ai déjà dit, je ne ferai pas un panégyrique de la vie de Papa : d'une part, parce que je n'en suis pas capable, d'autre part, ce serait trop long, tellement sa vie fut riche et remplie d'événements.

Le respect dû à notre père et à la vérité de ce qu'il fut me commande de ne pas broser de sa personnalité un tableau qui risquerait d'être trop idéal ou artificiel.

Chacun peut lire ses écrits, continuer à prospector les documents familiaux et mieux découvrir par lui-même la véritable personnalité de Papa.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de faire l'apologie de notre père : chacun de nous qui l'avons connu reste suffisamment marqué par ce qu'il a semé en nous. Quant à ceux pour qui il ne laisse qu'un souvenir très lointain ou qui ne l'ont pas connu c'est à travers le témoignage de notre propre vie qu'ils doivent découvrir les valeurs et le message que notre père nous a laissés en héritage.

Je voudrais aussi faire remarquer qu'il est difficile de dire quelque chose sur Papa sans lui associer Maman. Même si dans cette célébration du centenaire notre attention semblera plus portée sur Papa, cela ne minimisera en rien la place de Maman à ses côtés. Nous entendons toujours la voix de Papa répétant à maman avec un accent de joie et de fierté le petit sonnet : « Trente ans... Quarante ans... Cinquante ans... de vie à deux n'ont en rien altéré mes premiers sentiments, tu n'as toujours pour moi que vingt et deux printemps... »

Ceci dit je vais quand même parler un peu de Papa.

Je dirai simplement les souvenirs qui ont le plus marqué ceux d'entre nous qui m'en ont fait part avant cette célébration et qui m'ont le plus marqué moi-même.

Rendons grâce au Seigneur pour ce que fut Papa et pour tous les aspects de sa personnalité qui restent gravés dans nos cœurs.

Pour ses qualités d'homme de relation et d'accueil. Il aimait inviter seulement des parents et des amis, mais il offrait un accueil chaleureux et spontané à tous ceux qui frappaient à la porte, des gens de passage, des nouveaux venus, des personnes isolées. Nous avons ainsi appris auprès de lui à recevoir à la maison des gens de conditions très variées : ingénieurs, militaires, ecclésiastiques, instituteurs, chanteuse, personnes âgées et à faire attention à eux. Il aimait autant trouver auprès d'eux de nouveaux auditeurs attentifs à ses récits et à ses conseils qu'il s'intéressait à eux, à ce qu'ils faisaient, à leurs projets.

Dans sa route vers Jérusalem, Henriette qui est bien placée pour apprécier les vertus de l'hospitalité me demande de souligner cette qualité qu'exerçait tellement notre père.

Nous vivions en Tunisie au temps du protectorat et de la domination française et pourtant jamais nous ne l'avons entendu prononcer de paroles méprisantes vis-à-vis de la population arabe. Il était vice-président de la municipalité de Radès ; le président était un Tunisien. Les fêtes religieuses musulmanes donnaient toujours l'occasion de visites de courtoisie et d'offrande des fameuses pâtisseries tunisiennes. Ces visites ont contribué à nous donner l'habitude de respecter les Tunisiens et d'aimer leurs traditions.

À l'égard des israélites, je me souviens qu'il aimait dire qu'ils étaient toujours les plus généreux donateurs quand lui-même faisait appel pour des œuvres de bienfaisance.

Il savait reconnaître les qualités des hommes, quelles que soient leurs opinions politiques ou leur appartenance religieuse.

Homme de foi et patriote, il n'a jamais été sectaire. Admirateur du Maréchal Pétain, il n'a pas fait partie des profiteurs de son régime. Bien au contraire, il a été arrêté et déporté à Berlin par ses « partisans ». Par la suite, il n'a jamais eu une parole de haine ou d'amertume à l'égard de ceux qui avaient causé son arrestation. Il n'en parlait jamais ; il n'était pas tombé dans le piège de l'esprit vindicatif, du mépris et de la haine.

Il fut même responsable en Tunisie de « Pax Christi », mouvement né après la guerre pour réconcilier les ennemis.

S'il fut homme de relation et d'accueil, c'est précisément qu'il faisait confiance à ce qu'il y a de positif dans chaque être humain, dans chaque personne qu'il rencontrait. Les gens l'aimaient parce qu'ils se sentaient traités par lui comme dignes d'intérêt ; même les gens simples ou les tout jeunes : à tous il faisait l'honneur de les juger aptes à s'intéresser à son discours.

Il allait jusqu'à rendre visite aux prisonniers pour mettre en pratique l'Évangile que nous venons d'entendre : « J'étais en prison et vous êtes venus me visiter... »

Rendons grâce au Seigneur également pour son ouverture intellectuelle, sa culture, son esprit de recherche.

Il pratiquait lui-même ce qu'il conseillait un jour à des ingénieurs : « Plus que la naissance ou la fortune, plus que l'instruction spéciale, c'est la culture générale qui me paraît aujourd'hui l'atout le plus précieux pour gagner la partie dans la lutte pour la vie ».

Il était non seulement un excellent ingénieur des Arts et Manufactures, mais sa profession de mineur l'avait amené à devenir également géologue. Surtout il avait continué à cultiver ses études classiques. Il lisait énormément et se passionnait pour l'histoire et l'archéologie. Il lisait, mais aussi il prospectait sur le terrain ; il avait l'art de faire revivre les ruines romaines de Tunisie et particulièrement les vestiges chrétiens, comme en témoigne Marie-Rose : il nous a fait ainsi connaître et aimer des personnalités telles que saint Augustin, saint Cyprien, sans fioritures, documents en main, sur les lieux mêmes où ils avaient vécu et donné leur vie. Je le revois toujours dans l'amphithéâtre de Carthage évoquant le martyre de Perpétue et Félicitée. Il lisait le récit authentique de ces femmes fragiles gardant toute leur dignité. et remplies de la force du Christ devant la foule brutale et les assauts des bêtes, et en lisant, il avait la gorge serrée et les larmes plein les yeux.

Je l'entends encore évoquer la brutalité des spectacles païens et faire la réflexion suivante : « On parle souvent du bon vieux temps, mais on oublie que le vieux temps était barbare et cruel et on doit se réjouir d'être à une époque où le christianisme a peu à peu adouci les mœurs... »

Non seulement il était érudit sur une foule de détails et de précisions historiques, de citations et de dates, mais il avait, ce qui est plus rare, ce que j'appellerais le sens de l'histoire : il dominait ses connaissances historiques, il en tirait les conclusions qui s'imposent. Pour lui, toutes les grandes civilisations humaines ont disparu ou sont appelées à disparaître, tous les systèmes politiques s'écroulent et se succèdent sans pérennité. Ces considérations n'étaient pas celles d'un philosophe cynique, mais celles d'un croyant qui, fidèle à la pensée biblique, disciple de Saint-Augustin dans « La Cité de Dieu », discernait dans l'Histoire l'action de Dieu et au-delà de la fragilité des régimes humains, la force, la sérénité de ceux qui forment le peuple de Dieu, son Église, de ceux qui fondent leur espérance sur Dieu et sur ses valeurs stables.

Il alliait de façon exceptionnelle un sens très vif de la vanité des valeurs mondaines et un optimisme basé sur sa confiance en Dieu et sur les valeurs sûres telles que l'institution de la famille, l'action sociale, la culture générale et sa diffusion.

Il se désignait lui-même comme un « bourgeois de Paris » : drôle de bourgeois qui, comme il l'écrit au début de son testament publié par Francis, ne possédait alors « ni maison, ni couche molle » ; curieux bourgeois, cet homme qui considérait l'argent comme secondaire, et qui passait tout le temps de sa vie laborieuse dans des pays étrangers, plus passionné d'entreprendre, de créer, d'animer des organisations nouvelles que de mettre de l'argent de côté, plus confiant en la Providence qu'à son compte en banque.

Il travaillait au service de sociétés capitalistes et il ne remettait pas en cause le libéralisme économique, mais en même temps il avait le souci de mettre en pratique l'enseignement social de

l'Église, les encycliques du pape sur la justice sociale. Il se préoccupait des conditions de vie et de travail de ses ouvriers. De plus, il était très généreux de son argent personnel. Vincent m'écrit que Papa tenait de son propre père, Abel Tommy-Martin, « l'habitude que celui-ci avait de s'arranger pour avoir toujours de l'argent sur lui pour pouvoir venir en aide aux amis qui le solliciteraient et ainsi ne pas pêcher par omission ou imprévoyance ».

Il fut homme de bon sens et d'efficacité dans l'action ; le mieux est l'ennemi du bien » disait-il parfois. Il alliait les facultés d'enthousiasme et de prudence.

France se souvient qu'il se disait courageux, mais pas téméraire et trouvait absurde le risque que prenaient les alpinistes en montagne ; il aimait le sport, il se réjouissait de voir ses enfants faire de la natation, de l'escrime, de l'équitation, mais il disait que pour lui une existence humaine avait trop de valeur pour qu'on prenne le risque de la détruire pour un but de compétition ou pour le seul but gratuit de la beauté d'une course.

Bourgeois de Paris, il s'est battu pour défendre sa ville, son pays, mais après la Seconde Guerre mondiale il concentrait toutes ses forces pour faire régner la paix du Christ.

Patriote, il n'était pas chauvin et avait conscience de ce que la culture française devait à d'autres civilisations ; je vous invite à lire son texte sur « La France a de lointains aïeux : Israël, Athènes et Rome (dans "Le Testament d'un Bourgeois de Paris") ».

En somme, s'il fut bourgeois par ses parents par son attachement à sa ville natale, par son civisme il n'eut en rien ce que l'on appelle de façon péjorative "l'esprit bourgeois" ».

Rendons grâce surtout au Seigneur pour l'homme de foi que fut notre père. Il avait une foi solide et éclairée. Il n'était pas du tout porté sur le sentimentalisme religieux. Il se méfiait de tout ce qui n'était pas basé sur l'autorité de l'Écriture et de la Tradition. Mais en même temps qu'une solide culture théologique, il avait un sens extraordinaire de la Providence de Dieu dans les événements concrets, de la vie. Pendant la guerre et après la guerre quand nous sommes passés par des moments très difficiles, il n'a jamais douté de cette Providence divine pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille ; chaque jour, en demandant le pain quotidien, il était sûr d'être exaucé.

Francis se souvient que même pendant les bombardements nocturnes de La Goulette de l'hiver 42-43, la sérénité de son sommeil était tout à fait celle de l'homme juste de l'Écriture

Il aimait surtout rendre grâce ; il le faisait à chaque repas et nous a recommandé d'en faire autant ; il était porté à reconnaître ce qu'il y avait de bien, de positif dans les événements et à remercier le Seigneur ; il allait même un jour jusqu'à se réjouir de l'adresse et de l'agilité avec lesquelles un voleur avait réussi à le dépouiller de son portefeuille mis dans la poche intérieure de son manteau...

Même dans les épreuves les plus graves, il rendait grâce ; non pas que son cœur de père, comme celui de Maman, ne fut torturé de douleur au moment de la mort d'Abel et Laurent. Mais avec les yeux de la foi, ils vivaient tous les deux le véritable sens de ces épreuves et savaient louer Dieu.

Jusqu'à la veille de sa mort, il eut la parfaite lucidité de remercier le Seigneur pour tous ses bienfaits. Il attendait la mort avec sérénité disant toujours que Dieu lui avait accordé un sursis. Il vivait cela comme un don et acceptait alors les vicissitudes de la maladie comme une grâce.

Il avait aussi un sens de l'Église très équilibré. Il savait grâce à sa culture historique que l'Église a toujours connu de grandes crises, et là aussi il avait confiance.

Il croyait profondément que la barque de Saint Pierre ne pourrait être renversée, ni par le modernisme, ni par le jansénisme, ni par les déviations analogues.

Sa foi avait une base d'humilité. Sans s'être sacramentellement confessé à moi, je l'ai entendu me dire combien il reconnaissait avoir péché dans sa vie. Mais il avait une confiance très grande dans la Miséricorde de Dieu.

La foi de nos parents fut tellement vraie, éclairée, donnant sens et force à leur vie qu'ils nous ont transmis le goût des choses de Dieu sans prêchi-prêcha, sans contrainte, comme quelque chose qui naturellement est la plus précieuse au monde.

Comme en témoigne Francis, Papa était tellement nourri, en particulier à la lecture de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin (dont il épousa l'ordre en tant que tertiaire) que son échelle de valeurs spirituelles et humaines donnait à sa pensée, à son jugement et au choix de ses actes, une justesse et une qualité chrétiennes auxquelles notre frère cherche à se référer en toute occasion.

Charles aussi nous invite à rendre grâce au Seigneur pour la foi profonde que Papa a su nous transmettre et le témoignage de sa confiance en la Providence. Comme lui, il reconnaît les signes de cette providence dans les véritables petits miracles qui parsèment sa vie familiale.

Rendons grâce enfin pour ses qualités de père de famille. Il considérait la vie de famille comme la plus apte à procurer le bonheur de l'homme (Extrait de sa conférence a. des ingénieurs, p.34 « Testament d'un Bourgeois de Paris).

Sans doute le fait d'avoir eu une famille nombreuse ne fut-il pas seulement source de joie. On ne saura jamais toutes les souffrances et les soucis que Maman surtout aura subis secrètement au moment de nous mettre au monde et d'assurer notre première éducation. Sans parler de la terrible douleur quatre fois répétée de perdre un enfant. Mais dans ces épreuves nos parents ont tous les deux, fait preuve d'une confiance exceptionnelle en Dieu et en la vie, que Dieu fera triompher. Ce fut un don qu'ils firent de leur vie ici-bas, persuadés qu'ils étaient de les retrouver au Ciel.

Mais au-delà de ces épreuves inhérentes à la vie de toute famille nombreuse nous pouvons dire en toute certitude que le plus grand bonheur de nos parents fut de nous avoir autour d'eux, et personnellement, le fait d'avoir grandi entouré de nombreux frères et sœurs et de continuer à vivre en relation intime avec eux constitue une des plus grandes joies de ma vie.

À cause de cela, je voudrais rendre grâce au Seigneur en votre nom à tous.

Également, je le supplie pour qu'il nous aide à rester fidèles à ce que Papa nous a transmis.

Non pas que nous ayons à reproduire de façon identique ce qu'il fut, c'est évident. Lui-même ne l'avait pas souhaité ; il était trop respectueux du caractère et de la vocation de chacun de nous. France, en particulier le souligne dans son témoignage à propos de l'orientation artistique qu'elle a prise : « Il m'a encouragée, dit-elle, en me montrant sa fierté de voir que je réussissais mieux sur le plan artistique, reconnaissant honnêtement que lui-même n'avait pas été doué sur ce plan-là et que ce sens artistique nous venait plutôt de Maman... »

Mais au-delà de la diversité de nos vocations, il nous a transmis un héritage culturel et spirituel qu'il est très important à chacun d'entre nous de faire fructifier, et en particulier l'esprit de famille.

Que le Seigneur nous aide à développer ce sens de la famille : non pas comme un ghetto qui nous refermerait sur nous-mêmes, mais comme le lieu le plus favorable aux relations franches et fraternelles, le lieu d'apprentissage de la vie pour les petits, de ressourcement, de soutien matériel dans les difficultés.

Même si nos idées ne sont pas les mêmes sur bien des points, même si nos chemins sont différents, même si parfois des questions matérielles peuvent nous amener à des discussions serrées, que soit toujours plus fort entre nous le lien de la charité.

Je terminerai par le témoignage de notre belle-sœur Élisabeth pour qui nos parents illustraient parfaitement la parole de l'Évangile : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît ».

Puisse cet appel du Christ retentir constamment dans nos cœurs à tous et transparaître dans nos vies ! »